

Olivier Renaudeau

# La guerre de Cent Ans



Editions OUEST-FRANCE

## INTRODUCTION

Dans notre imaginaire historique, la guerre de Cent Ans se confond avec cette période de troubles non seulement politiques, mais également sociaux, sanitaires et spirituels qui teintent de couleurs automnales le bas Moyen Âge européen. Toutes les calamités semblent s'être donné rendez-vous dans un monde surpeuplé, frappé par la surexploitation agricole, la peste noire, la difficile émergence des États et les crises religieuses. De ce long siècle sombre émergent des lueurs, des personnages d'abord : du Guesclin, Gerson, Charles d'Orléans, Jeanne d'Arc, Christine de Pisan... Des images ensuite, merveilleusement aimables – les enluminures des frères de Limbourg, celles de Jean Fouquet –, qui redonnent de fraîches couleurs à un âge déprécié et rien moins que dépressif.

### CI-CONTRE

*Hommage d'un roi d'Angleterre à un roi de France.*

Grandes Chroniques de France, Paris, vers 1375-1380.

BnF, ms. fr. 2813, f° 290.



### CI-CONTRE

*Les lys de France contre les léopards d'Angleterre : à gauche, reliure aux armes de France, début xv<sup>e</sup> siècle.*

BnF, ms. lat. 4777.

*À droite, fragment de caparaçon de cheval brodé, 1<sup>er</sup> tiers du xiv<sup>e</sup> siècle.*

Paris, Musée de Cluny.

© RMN.

Le conflit – ou plutôt la suite de conflits que nous allons évoquer ici – se déroule à un âge où les armées sont peu nombreuses (environ 12 000 combattants pour l'ost qu'Henri V mènera de Harfleur à Azincourt ; pas plus de 18 000 hommes pour l'armée du roi de France qui reprendra la Normandie en 1450), où leur rayon d'action est limité du fait de la faiblesse des voies de communication. Les opérations militaires s'arrêtent en hiver et les armées se dispersent souvent devant les difficultés de ravitaillement, ce qui ne manque pas d'augmenter leurs déprédations.

On peut s'étonner de la durée de cette période de troubles, surtout si l'on compare la disproportion flagrante entre les deux États : en 1328, le royaume de Philippe de Valois compte environ 16 millions d'habitants (un peu plus de 20 millions si l'on considère les frontières actuelles de la France). C'est un territoire vaste (32 500 paroisses) et bien administré, si l'on en juge par le nombre des officiers royaux qui rendent la justice, prélèvent les impositions ou gèrent les finances ; mais, du fait de cette bureaucratie en expansion, le budget du roi est fragile. Le souverain n'a une autorité directe que sur la moitié de cet espace, qui constitue son domaine, l'autre moitié étant concédée en fief à des vassaux plus ou moins dociles. On atteint enfin, au début du xiv<sup>e</sup> siècle, aux limites de la productivité agricole, dans un contexte de surpopulation et d'extrême fragmentation des exploitations.

En face, le roi d'Angleterre ne règne que sur 5 millions de sujets, mais la structure de la société anglaise est plus homogène : une administration réduite, un Parlement permanent (et non des États périodiques, comme en France) qui accorde les impôts, une haute aristocratie moins indépendante. Enfin, la Couronne bénéficie des taxes douanières qui frappent des commerces à forte marge : l'exportation de la laine et l'importation du vin.




# LA GUERRE FÉODALE (1337-1380)

Les premières opérations de la guerre sont maritimes, avec des expéditions navales menées à l'instigation de Jean, fils du roi de France et duc de Normandie, contre l'île de Guernesey, les ports de Portsmouth, Southampton et Plymouth, ou des ports aquitains. C'est en Flandre, qui se révolte contre le roi de France sous la direction de Jacques Van Artevelde, qu'Édouard III reprend l'offensive. En décembre 1339, les villes flamandes le reconnaissent comme roi de France, entérinant le prétexte dynastique qu'Édouard III avait donné à sa rébellion de 1337 et c'est à partir de février 1340 que les armes du royaume d'Angleterre « écartèlent » les lys d'or sur fond d'azur de France avec les léopards sur fond « de gueule » (rouge) d'Angleterre. Ces armes resteront celles de la monarchie anglaise jusqu'au règne de George III. En 1801, la harpe d'Irlande et le lion d'Écosse remplaceront alors les lys (le royaume de France n'existe plus depuis 1792), expression d'une vaine prétention territoriale à un royaume unique « de France et d'Angleterre » qui ne se concrétisera que de 1422 à 1429.

**PAGE DE GAUCHE**  
*Édouard III joignant  
aux armes d'Angleterre  
les lys de France.*  
Jean Froissart,  
Chroniques, vers 1440.  
BnF, ms. fr. 2675, f° 56v.

## L'ÉCLUSE, LA PREMIÈRE BATAILLE

En ce début d'été 1340, Édouard III et ses navires sont en route pour la Flandre. La flotte française, que l'on destinait à l'invasion de l'Angleterre, est alors détournée vers les côtes flamandes pour lui couper la route et c'est là que se déroule la première grande bataille de la guerre, près de l'Écluse (Huys), avant-port de Bruges, le 24 juin 1340. Les « galées », lourds navires embarquant entre 100 et 200 hommes construits dans le « Clos » royal de Rouen, mal commandés, s'ancrent bêtement pour interdire à la flotte anglaise l'accès à Bruges. Cette dernière, d'une force équivalente (250 navires), mais plus manœuvrière et commandée par Édouard III en personne, aborde tour à tour les nefs adverses, criblant les combattants de flèches et envoyant par le fond les navires français. Seule une trentaine de



uant le Roy anglois ot ou ce  
point et la Requeste des flamme  
il ot grant besoyn d'aun bon conseil  
et aduis sur ce Car pesante chose lui  
estoit de prandre le nom de Roy de fra





**CI-DESSUS**  
*Bataille de l'Écluse.*  
 Grandes Chroniques  
 de France, Paris,  
 vers 1375-1380.  
 BnF, ms. fr. 2813, f° 368.

ces derniers (sur 200 !) pourra s'échapper. Les pertes sont lourdes également du côté anglais (les dames de la cour qui accompagnent le souverain périront dans le naufrage de leur navire), mais la voie vers la Flandre est ouverte et la suprématie maritime française n'est plus. Les négociations qui suivront ce désastre, une des plus grandes batailles navales de l'histoire, permettront cependant cinq ans de paix.

L'antagonisme entre France et Angleterre se poursuit cependant, malgré la trêve, en Bretagne. La mort du duc Jean III en 1341 avait en effet fait naître une querelle de succession opposant son frère cadet, Jean de Montfort, et sa nièce Jeanne de Penthièvre, dont l'époux Charles de Blois prétendait au titre ducal. Neveu de Philippe VI, Blois est soutenu par les Français, tandis que Jean de Montfort puis, après sa mort en 1345, son fils Jean sont alliés d'Édouard III d'Angleterre. C'est au cours de ce conflit qu'émerge, dans le camp de Charles de Blois, une personnalité qui jouera plus tard un rôle important, le jeune Bertrand du Guesclin.

## DU COTENTIN À CRÉCY, LA PREMIÈRE « CHEVAUCHÉE » ANGLAISE

Édouard donne volontiers asile à tous les gentilshommes français que leurs ambitions personnelles opposent à son ennemi, le roi de France. C'est le cas de Robert d'Artois, dépouillé de son héritage artésien après un procès fameux en 1332, au cours duquel il a eu la sottise de présenter de faux documents. Passant au service du roi d'Angleterre qu'il excite contre Philippe VI, il sera tué lors du siège de Vannes, en Bretagne, en 1342-1343. C'est également le cas de Geoffroy d'Harcourt, un seigneur normand qui, à la suite d'une déception matrimoniale, s'était lancé dans une véritable guerre privée contre ses rivaux, les Tancarville. Accusé de lèse-majesté et d'avoir comploté contre le roi dont il a attaqué les alliés, il se réfugie en Brabant, est condamné par contumace et demande asile à Édouard III à qui il prête hommage peu de temps avant l'expiration de la trêve. Sur les conseils d'Harcourt, le roi d'Angleterre, qui préparait une nouvelle expédition en Guyenne, débarque avec ses troupes le 12 juillet 1346 à Saint-Vaast-la-Hougue en Cotentin – où on ne l'attendait pas – et entame une véritable chevauchée au cours de laquelle sont prises et pillées les cités mal défendues (Saint-Lô, Caen, puis Louviers) tandis que les lieux mieux fortifiés (Évreux, Rouen ou Mantes) sont épargnés. Les Normands, atterrés, découvrent le visage d'une guerre qu'ils n'avaient pas vue depuis cent quarante ans... et qui va les frapper durement pendant plus d'un siècle !

Philippe VI rassemble son armée et se lance, avec retard, à la poursuite des Anglais, faisant couper les ponts sur la Seine. Geoffroy d'Harcourt a même l'audace d'aller brûler Saint-Cloud, menaçant de près Paris, mal



**CI-CONTRE**  
*Chevauchée*  
*d'Édouard III.*  
 Cette enluminure,  
 contemporaine de  
 la bataille de Crécy,  
 montre l'équipement  
 guerrier du temps.  
 Prise de Defur, BnF,  
 ms. fr. 12565, f° 8.





**CI-DESSUS A GAUCHE**  
Bataille de Crécy  
(1346). Les équipements des combattants correspondent à ceux portés à l'époque d'Azincourt.

Jean Froissart, Chroniques, 1<sup>er</sup> quart du xv<sup>e</sup> siècle.  
BnF, ms. fr. 2642, f° 159v.

**CI-DESSUS A DROITE**  
Combattants nobles à l'époque de Crécy. Roman d'Artus de Bretagne, 2<sup>e</sup> quart du xiv<sup>e</sup> siècle.  
BnF, ms. fr. 761, f° 143.

protégé par la vieille enceinte de Philippe Auguste, largement débordée, particulièrement sur la rive droite de la Seine, par de populeux faubourgs. Peu désireux de s'attarder, Édouard III remonte cependant vers le Nord, cherchant à se rembarquer. Les Français se lancent à sa poursuite, les Picards l'empêchent de franchir la Somme, le repoussant peu à peu vers Saint-Valery, sans qu'il puisse mettre le pied sur la rive droite. C'est finalement un otage qui révèle au souverain anglais un gué en aval d'Abbeville où l'armée peut traverser, distançant de peu les Français. Édouard décide de les attendre tranquillement au nord de la forêt de Crécy, entre Crécy et Wadicourt, sur une hauteur soigneusement choisie où ses hommes, disposés en trois « batailles » se reposent en laissant venir leurs adversaires.

Le matin du 26 août 1346, Philippe VI et son armée, qui dépasse peut-être 40 000 hommes, quittent Abbeville en désordre. Marchant sous le soleil, ils essuient un orage soudain au moment où ils arrivent en vue des lignes anglaises, en fin d'après-midi. Prudente, l'avant-garde s'arrête pour se réorganiser en constatant la bonne ordonnance des troupes d'Édouard, mais est heurtée par les contingents suivants qui accélèrent le pas en croyant que l'engagement est déjà commencé.

La journée étant bien avancée, Philippe serait favorable à remettre la bataille au lendemain afin de faire reposer ses hommes, mais ses ordres se perdent dans la cohue, les derniers arrivés se précipitant en avant pour prendre leur part d'honneur.

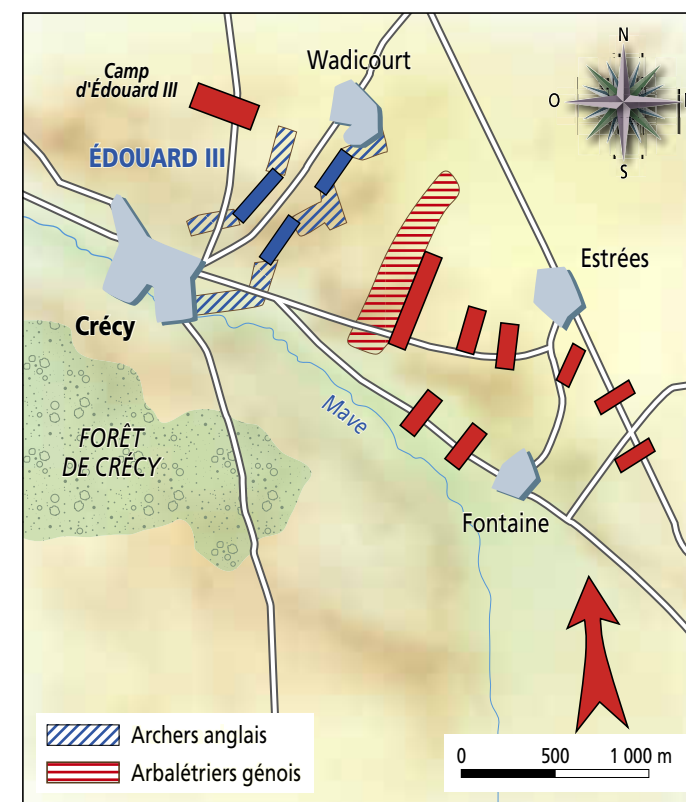
Fatigués par une étouffante journée de marche, les arbalétriers génois loués par le roi de France rechignent à engager le combat, d'autant que les pavois censés les protéger sont restés à l'arrière avec les bagages. Certains chroniqueurs laissent entendre par ailleurs que la pluie avait mouillé les cordes de leurs armes de trait et amoindri leurs performances. À cette époque, la plupart des arbalètes de guerre ont encore, il est vrai, des arcs composites (façonnés de bois et de corne contrecollés), sensibles aux variations atmosphériques, mais pas au point de les rendre inutilisables. Plus vraisemblablement, les arbalétriers sont surpris par la grêle de flèches que les archers anglais font pleuvoir sur eux en ripostant à leurs carreaux : cette tactique du recours en masse à des archers tirant de concert avait été mise au point par les capitaines anglais lors de leurs luttes féroces contre les Écossais.

À peine protégé, voyageant à pied ou sur de mauvais chevaux, armé – en dehors de son *long bow* – d'une grande dague et parfois d'une arme d'ast légère, l'archer gallois est, isolé, un combattant particulièrement vulnérable. En revanche, organisé en corps avec 1 000 ou 2 000 de ses camarades, il est capable de tirer jusqu'à dix flèches à la minute, avec un arc très puissant au maniement duquel il s'est entraîné pendant des années tous les dimanches, avec une précision que les Génois sont justement en train d'éprouver à leurs dépens et qui les fait reculer en désordre !

Philippe VI ordonne de faire balayer cette piétaille inefficace, voire traître. Pressée d'en découdre, la chevalerie française s'élance alors, piétinant les Génois, se faisant place à coups d'épée. À l'abri des haies, les archers anglais couvrent d'une grêle de flèches ces cavaliers relativement protégés par leurs armures (qu'un projectile en tir direct arrive cependant à percer à moins de 60 m), mais dont les montures sont particulièrement vulnérables.

Vague après vague, dans un indescriptible chaos, les Français tentent sans succès d'ouvrir une brèche dans les lignes anglaises. Face au soleil couchant, ils s'épuisent en charges successives, semant morts, blessés et chevaux navrés sur le terrain accidenté choisi par Édouard III. Alors que la nuit tombe, ces attaques se poursuivent en vain.

**CI-DESSOUS**  
Plan de la bataille de Crécy.



Arbalète de guerre, vers 1480.  
Paris, musée de l'Armée © RMN.